

**DIRE LE POUVOIR PAR LA FABLE : LANGAGE,
DOMINATION ET SILENCE DANS *LA FERME DES
ANIMAUX* DE GEORGE ORWELL**

**SPEAKING POWER THROUGH FABLE: LANGUAGE,
DOMINATION, AND SILENCE IN GEORGE ORWELL'S
*ANIMAL FARM***

Amina RAHMANI¹

¹ Université de Khenchela, laboratoire Interdisciplinarité des lettres, langues, art et aires culturelles ILLAAC, Algérie,
amina.rahmani@univ-khenchela.dz

Réception : 10/01/2026

Acceptation : 02/03/2026

Publication : 30/05/2026

Résumé de l'article:

Publié en 1945, *La Ferme des animaux* de George Orwell renouvelle la fable politique en mettant en scène, sous une apparente simplicité, les mécanismes du pouvoir et la trahison des idéaux révolutionnaires. À partir de cadres théoriques croisés (Bakhtine, Sartre, Saïd, Rancière, Compagnon), cet article analyse la corruption du langage, la fabrication du consentement et la responsabilité morale du silence, montrant la portée transhistorique et toujours actuelle de l'œuvre.

Mots-clés : fable politique, manipulation du langage, domination, consentement, responsabilité morale

Abstract of the article:

Published in 1945, *Animal Farm* by George Orwell renews the political fable by portraying, beneath an apparent simplicity, the mechanisms of power and the betrayal of revolutionary ideals. Drawing on intersecting theoretical frameworks (Bakhtin, Sartre, Said, Rancière, Compagnon), this article examines the corruption of language, the manufacture of consent, and the moral responsibility of silence, highlighting the novel's transhistorical and enduring relevance.

Keywords : Political fable, manipulation of language, domination, consent, moral responsibility

Introduction :

Publié en 1945, *La Ferme des animaux* (*Animal Farm*) de George Orwell s'impose comme l'une des œuvres politiques majeures du XX^e siècle. Sous l'apparence volontairement simple de la fable, Orwell construit un dispositif narratif d'une redoutable efficacité critique. En mettant en scène des animaux se révoltant contre leur maître humain afin d'instaurer une société fondée sur l'égalité et la justice, l'auteur donne à voir, par le détour de la fiction, les mécanismes profonds de la domination politique et de la trahison des idéaux révolutionnaires.

Si le roman a d'abord été lu comme une allégorie directe de la Révolution russe et de la dérive stalinienne, sa réception durable et mondiale témoigne d'une portée qui dépasse largement son ancrage historique initial. *La Ferme des animaux* continue en effet de résonner dans des contextes politiques, sociaux et culturels variés, révélant la dimension transhistorique de sa critique. Cette persistance interroge le statut même de la fable chez Orwell : loin d'être un simple outil satirique, elle devient un mode d'écriture politique capable de dire l'oppression, la manipulation du langage et la reproduction cyclique de la tyrannie.

Dès lors, une question centrale s'impose : comment George Orwell mobilise-t-il, dans *La Ferme des animaux*, la forme du roman allégorique pour dénoncer les dérives du pouvoir et mettre en scène le désenchantement politique né de la trahison des idéaux révolutionnaires ?

Autrement dit, en quoi la simplicité formelle de la fable permet-elle de révéler, avec une force accrue, les mécanismes complexes de la domination, de la propagande et de la responsabilité morale individuelle ?

Cet article vise à analyser *La Ferme des animaux* comme une fable politique moderne, où l'héritage littéraire du genre se conjugue à une critique idéologique rigoureuse du pouvoir. Il s'attache à montrer comment George Orwell met en scène la corruption progressive du langage et la manipulation de la mémoire collective comme piliers essentiels des régimes totalitaires. L'étude interroge également la responsabilité morale des individus face à la domination, en accordant une attention particulière à la figure de Benjamin et à la problématique du silence lucide. Enfin, elle entend dépasser les lectures strictement soviétiques du roman afin d'en proposer une interprétation transhistorique et universelle, attentive à la réception contemporaine de l'œuvre et à sa capacité à éclairer les formes actuelles de l'oppression politique. L'étude adopte une méthodologie qualitative, fondée sur une analyse littéraire et textuelle approfondie du roman. Elle s'appuie sur une revue critique de la littérature mobilisant des cadres théoriques issus de la poétique, de la philosophie politique et de la critique littéraire. L'approche adoptée dans cette étude est résolument pluridisciplinaire. Elle mobilise le dialogisme de Mikhaïl Bakhtine afin d'éclairer la pluralité des voix idéologiques qui traversent la fable politique, tout en s'appuyant sur la conception sartrienne de la littérature engagée pour penser l'écriture comme un acte de dévoilement du réel. Les réflexions d'Edward Saïd et de Jacques Rancière permettent, quant à elles, de situer la fable politique comme un espace de dissidence symbolique où la parole des dominés devient audible. Enfin, la perspective comparatiste défendue par

Antoine Compagnon ouvre la voie à une lecture transhistorique de l'œuvre. L'articulation de ces cadres théoriques vise à rendre compte de la complexité du texte orwellien en croisant forme littéraire, portée politique et enjeux éthiques.

1. LANGAGE, DOMINATION ET RESPONSABILITE MORALE : PERSPECTIVES THEORIQUES

L'analyse de *La Ferme des animaux* de George Orwell s'inscrit dans une approche théorique pluridisciplinaire qui articule poétique du texte, philosophie politique et critique littéraire. Le choix de la fable animalière comme forme d'expression impose en effet de dépasser une lecture strictement historique ou idéologique pour interroger les mécanismes symboliques, discursifs et éthiques à l'œuvre dans le récit. Le présent cadre théorique repose sur quatre axes complémentaires : le dialogisme, la littérature engagée, la critique du pouvoir et la perspective comparatiste.

1.1. Le dialogisme et la pluralité des voix

Le premier fondement théorique de cette étude repose sur le concept de dialogisme élaboré par Mikhaïl Bakhtine. Selon lui, toute œuvre littéraire est traversée par une pluralité de voix sociales et idéologiques qui entrent en interaction au sein du texte. La parole n'y est jamais autonome : elle se constitue dans un espace déjà habité par des discours antérieurs. Bakhtine souligne en effet que tout énoncé se constitue dans un champ discursif déjà habité par des énoncés antérieurs et qu'il est déterminé à la fois par les paroles passées et par la réponse attendue de l'interlocuteur : « *Se constituant dans l'atmosphère du "déjà dit", le discours est déterminé en même temps par la réplique non encore dite, mais sollicitée et déjà prévue* » (Bakhtine, 1978, p. 103). De même, il rappelle que « *tous les mots ont déjà existé dans la bouche d'un autre énonciateur* » (Calabrese-Steimberg, 2010) et qu'« *il n'existe plus, depuis Adam, d'objets innommés, ni de mots qui n'auraient pas déjà servi* » (Todorov, 1981, p. 8). Le langage apparaît ainsi comme fondamentalement partagé, pris dans une chaîne verbale continue et orienté vers l'autre, ce qui fonde la dimension dialogique de toute parole littéraire.

Cette conception de la parole littéraire comme espace de confrontation est particulièrement pertinente pour l'analyse de la fable animalière. Dans *La Ferme des animaux*, les personnages ne sont pas de simples figures narratives, mais des voix idéologiques : Napoléon incarne le discours autoritaire, Brille-Babil la propagande, Boxer la soumission laborieuse, et Benjamin la lucidité silencieuse. La fable politique devient ainsi un lieu de dialogue social masqué, où les conflits de pouvoir se donnent à lire sous une forme symbolique. Bakhtine associe le dialogisme à la notion de carnavalesque à travers les genres comico-sérieux issus du folklore du carnaval, qu'il décrit comme des espaces de liberté discursive où les hiérarchies symboliques sont

provisoirement suspendues, et où « tout – discours, gestes, actes concrets – est liberté, spontanéité, familiarité, excentricité » (Scarpa, 2019).

Dans la fable politique orwellienne, ce renversement — des animaux dominés devenant maîtres — permet de révéler l'arbitraire du pouvoir et d'exposer les mécanismes de sa reproduction. Le dialogisme bakhtinien offre ainsi un outil conceptuel essentiel pour comprendre la polyphonie idéologique du roman.

1.2. La littérature engagée : l'écriture comme acte de dévoilement

Le deuxième axe théorique s'appuie sur la conception sartrienne de la littérature engagée, développée dans *Qu'est-ce que la littérature ?*. Pour Sartre, l'écriture ne peut être neutre, car elle engage l'écrivain dans une responsabilité éthique et politique. Le langage n'est pas un simple moyen d'expression, mais un instrument d'action sur le monde. Comme il l'affirme explicitement, « l'écrivain "engagé" sait que la parole est action : il sait que dévoiler, c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer » (Sartre, 1948, p. 28).

Cette perspective permet de considérer *La Ferme des animaux* comme un acte de dévoilement politique. Derrière la simplicité apparente de la fable, Orwell engage le lecteur dans une réflexion critique sur le réel, rejoignant la conception sartrienne de la littérature engagée, selon laquelle « la fonction de l'écrivain engagé est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent » (Sartre, 1948, p. 30).

Dans cette optique, la fable animalière devient une forme d'engagement indirect, particulièrement efficace dans les contextes de contrainte idéologique. Orwell choisit le détour de la fiction non pour atténuer la critique, mais pour en renforcer la portée, en sollicitant la conscience critique du lecteur.

Le troisième axe théorique s'appuie sur les réflexions d'Edward Saïd et de Jacques Rancière concernant les rapports entre littérature, pouvoir et responsabilité intellectuelle. Chez Saïd, l'intellectuel ne saurait adopter une position de neutralité face aux structures de domination : son rôle implique au contraire un engagement éthique clair aux côtés des dominés et des voix marginalisées. Comme il le souligne, « que l'intellectuel appartienne au camp des faibles et des non représentés ne fait aucun doute », car l'intellectuel, « au sens où je l'entends, n'est ni un pacificateur ni un bâtisseur de consensus, mais quelqu'un qui engage et risque tout son être sur la base d'un sens constamment critique », refusant « quel qu'en soit le prix les formules faciles, les idées toutes faites, les confirmations complaisantes des propos et des actions des gens de pouvoir et autres esprits conventionnels » (Saïd, 1994, pp. 38-39). Cette conception exigeante de l'engagement éclaire la dimension éthique de l'œuvre orwellienne et permet de relire la figure de Benjamin comme l'incarnation problématique d'une lucidité sans parole, où le savoir, privé d'intervention publique, risque de se muer en silence complice.

Cette exigence éthique éclaire la posture orwellienne et confère une profondeur particulière à la figure de Benjamin dans *La Ferme des animaux*. Lucide mais silencieux, celui-ci incarne la tension tragique entre savoir et action, montrant que le refus de la parole publique peut devenir une forme de complicité passive avec la domination. La fable se présente alors comme un espace critique où se mesure la responsabilité morale de ceux qui savent mais se taisent.

De son côté, Jacques Rancière conçoit la littérature comme un espace de redistribution de la parole et du sensible : elle « *fait voir ce qui n'avait pas lieu d'être vu* » et « *fait entendre comme discours ce qui n'était entendu que comme bruit* » (Rancière, 1995, p. 53)

Dans *La Ferme des animaux*, cette redistribution est manifeste : les animaux — figures des dominés — accèdent à la parole, tandis que le pouvoir apparaît sous une forme allégorique dénudée. La fable animalise l'humain afin de mieux humaniser la critique, révélant ainsi les structures invisibles de la domination politique.

1.3. Comparatisme et portée universelle

Enfin, la perspective comparatiste, telle que la développe Antoine Compagnon, permet de dépasser l'ancrage strictement historique du roman. Pour Compagnon, la littérature constitue une forme singulière de connaissance, irréductible aux discours théoriques ou philosophiques. Il souligne en effet que « *la lecture littéraire permet d'accéder à une expérience sensible et à une connaissance morale qu'il serait difficile, voire impossible, d'acquérir dans les traités des philosophes* » (Compagnon, 2007, p. 62). Cette conception autorise une lecture transhistorique de *La Ferme des animaux*, non limitée au seul contexte soviétique. En mettant en scène des invariants de la condition humaine — ambition, peur, soumission, silence — le roman-fable orwellien s'inscrit dans une tradition littéraire plus large, où le détour symbolique permet de penser durablement le politique. La littérature apparaît ainsi comme un lieu de transmission éthique, puisque, selon Compagnon, elle « *offre un moyen [...] de préserver et de transmettre l'expérience des autres* » (Compagnon, 2007, p. 63). Dans cette perspective, *La Ferme des animaux* se donne comme un texte ouvert, constamment réinterprété à la lumière des crises politiques et sociales contemporaines.

En articulant le dialogisme bakhtinien, l'engagement sartrien, la critique du pouvoir chez Saïd et Rancière, ainsi que la perspective comparatiste proposée par Antoine Compagnon, ce cadre théorique permet d'aborder *La Ferme des animaux* comme une fable politique transhistorique inscrite dans une forme romanesque. Il met en évidence la manière dont George Orwell associe étroitement forme littéraire, dénonciation idéologique et questionnement éthique afin de produire une œuvre qui, sous le masque de la simplicité narrative, révèle la complexité, la persistance et la violence des mécanismes de domination. La fable politique, en tant que dispositif symbolique, apparaît ainsi comme un espace privilégié de dévoilement du réel, où le langage devient à la fois un instrument de pouvoir et un lieu de résistance, et où la responsabilité morale — qu'elle s'exprime par la parole ou par le silence — constitue l'un des enjeux centraux de la lecture politique du texte.

2. ANALYSE DE LA FERME DES ANIMAUX : LA FABLE COMME DRAMATURGIE DU POUVOIR

George Orwell choisit d'écrire *La Ferme des animaux* sous une forme volontairement simple, proche du conte et de la fable, presque assimilable à une histoire destinée aux enfants. Cette simplicité n'est cependant qu'un masque. Dès l'incipit, l'événement fondateur est présenté sur

un mode anodin : « *Mr. Jones, of the Manor Farm, had locked the hen-houses for the night, but was too drunk to remember to shut the pop-holes* » (Orwell, 1996, p. 3). L'ivresse du fermier, détail presque comique, devient la fissure par laquelle s'engouffre la révolution. Orwell montre ainsi que l'histoire bascule souvent à partir de gestes dérisoires. La fable agit comme une loupe : en simplifiant le réel, elle en rend les mécanismes plus visibles, plus cruels aussi.

La situation initiale est celle d'une oppression sans équivoque. Old Major la formule dans un discours fondateur qui tient à la fois du manifeste et de la confession collective : « *The life of an animal is misery and slavery: that is the plain truth* » (Orwell, 1996, p. 7). Par cette phrase lapidaire, Orwell résume la condition des dominés et prépare la légitimation morale de la révolte. L'ennemi est désigné sans détour : « *Man is the only real enemy we have* » (Orwell, 1996, p. 7). La révolution naît ainsi d'un langage totalisant, fondé sur une opposition binaire. Cette simplification idéologique, nécessaire à la mobilisation, contient déjà en germe les dérives futures. Après la mort de Major, son discours se fige en doctrine. L'animalisme se dote de commandements inscrits sur le mur, dont le plus emblématique proclame : « *All animals are equal* » (Orwell, 1996, p. 11). À ce stade, la loi semble claire, lisible et partagée. Elle incarne l'idéal d'une mémoire collective stabilisée par l'écriture. Pourtant, Orwell suggère très tôt la fragilité de cette loi : seuls les cochons savent réellement lire et écrire, ce qui instaure une asymétrie décisive dans l'accès au savoir et au pouvoir.

La révolution triomphe lorsque les animaux chassent Jones, mais ce moment d'émancipation porte déjà sa propre négation. La rivalité entre Snowball et Napoléon se conclut par l'élimination brutale du premier : « *Snowball was racing across the long pasture... and was seen no more* » (Orwell, 1996, p. 53).

À partir de cet instant, la parole collective disparaît. Les assemblées sont supprimées : « *He announced that from now on The Sunday-morning Meetings would come to an end* » (Orwell, 1996, p. 54). Le pouvoir cesse d'être débattu ; il s'impose. Orwell montre ici comment la révolution bascule dans l'autoritarisme par la suppression progressive des espaces de parole. Cette confiscation du pouvoir s'accompagne d'une corruption systématique du langage. Brille-Babil devient l'architecte de cette falsification discursive. Les animaux reconnaissent eux-mêmes son talent inquiétant : « *He could turn black into white* » (Orwell, 1996, p. 16). La peur est constamment mobilisée pour justifier l'injustice : « *Surely there is no one among you who wants to see Jones come back?* » (Orwell, 1996, p. 36).

Le langage, dans les régimes totalitaires, ne se contente plus de décrire le réel : il le remodèle et le redéfinit selon les intérêts du pouvoir. La vérité cesse alors d'être fondée sur les faits pour devenir ce que l'autorité affirme être vrai. Cette logique rejoint pleinement les analyses d'Hannah Arendt, qui montre que le totalitarisme repose sur la destruction systématique de la frontière entre vérité et mensonge. Dans *Les Origines du totalitarisme*, elle souligne que le sujet idéal du régime totalitaire n'est pas le nazi convaincu ou le communiste convaincu, mais des gens pour qui la distinction entre le fait et la fiction, entre le vrai et le faux, n'existe plus

(Stonebridge, 2024). Ailleurs, elle précise que lorsque les faits sont systématiquement remplacés par des mensonges, le résultat n'est pas que le mensonge est accepté comme vérité, mais que le sens même par lequel nous nous orientons dans le monde est détruit. (Leclerc, 2014)

Dans ce système verrouillé, la figure de Benjamin occupe une place singulière. Contrairement aux autres animaux, il comprend ce qui se joue, mais choisit le silence. Sa remarque emblématique — « *Donkeys live a long time. None of you has ever seen a dead donkey* » (Orwell, 1996, p. 30), — résume sa posture. Benjamin sait, mais il n'agit pas. Lorsqu'il déchiffre enfin la destination réelle de Boxer, son intervention arrive trop tard. Orwell fait de lui la figure tragique de l'intellectuel lucide dont le silence, loin d'être neutre, contribue à la perpétuation de l'injustice.

La dernière métamorphose des commandements consacre définitivement la trahison révolutionnaire : « *ALL ANIMALS ARE EQUAL, BUT SOME ANIMALS ARE MORE EQUAL THAN OTHERS* » (Orwell, 1996, p. 134). Cette phrase, volontairement absurde sur le plan logique, condense toute la dramaturgie du pouvoir. La révolution n'abolit pas la domination ; elle en change seulement les visages. La fable dépasse alors le cadre de la Révolution russe pour devenir une méditation universelle sur la cyclicité de l'oppression.

Ainsi, *La Ferme des animaux* déploie une dramaturgie du pouvoir où le langage, la loi et le silence agissent comme des forces décisives. Sous l'apparente innocence de la fable, Orwell compose une tragédie politique dont la lucidité continue d'éclairer les impasses des révolutions modernes.

3. DESENCHANTEMENT POLITIQUE ET REPRODUCTION DE LA DOMINATION

Ce que *La Ferme des animaux* raconte n'est pas seulement une révolution : c'est l'histoire d'un idéal qui se fissure, puis se craquelle, puis se referme comme une porte de prison. Orwell ne dramatise pas la chute par un seul événement spectaculaire ; il la distille. L'injustice ne revient pas en fanfare : elle revient en pantoufles, par petites habitudes, par glissements presque invisibles, jusqu'à devenir l'air ordinaire que l'on respire.

D'abord, la communauté animale croit entrer dans un temps neuf : la loi écrite, affichée, répétée, semble promettre une stabilité morale. Pourtant, le roman montre que l'égalité n'existe pas seulement parce qu'elle est proclamée ; elle a besoin d'institutions, de vigilance, de mémoire. Or, dans la ferme, la mémoire est fragile, et la fragilité devient une brèche. Lorsque Snowball résume les principes en une formule censée protéger les esprits simples — « *Four legs good, two legs bad* » — le langage commence déjà à se simplifier au point de risquer de remplacer la pensée : la maxime devient un talisman, une certitude courte qui dispense de réfléchir. (Orwell, *Animal Farm*, p. 28)

La normalisation de l'injustice se fait alors par le quotidien : une ration qui se justifie « exceptionnellement », une priorité « provisoire », une hiérarchie « nécessaire ». Le privilège

ne s'impose pas d'emblée comme privilège ; il se présente comme fonction, puis comme mérite, puis comme nature. Les cochons finissent par incarner une élite qui parle au nom de tous, puis parle à la place de tous. Et c'est ici que la fable prend sa force tragique : l'oppression la plus durable n'est pas celle qui frappe, mais celle qui convainc.

3.1. La violence symbolique et la fabrication du consentement

Dans la seconde phase du roman, la domination n'a plus besoin d'être constamment visible : elle devient surtout discursive. La ferme se transforme en un théâtre où les mots maquillent les faits, où l'argument remplace la preuve, où la peur se fait raisonnable. Brille-Babil n'est pas seulement un personnage : il est une machine à rendre l'inacceptable acceptable. Orwell suggère ainsi que le pouvoir totalitaire ne règne pas uniquement par les chiens, mais par la capacité à fabriquer une réalité partageable, répétable, « logique ». La propagande agit comme une encre : elle ne détruit pas l'événement, elle le réécrit.

Ce processus s'appuie sur une asymétrie décisive : l'inégalité devant le langage. Les animaux les plus vulnérables ne peuvent pas vérifier les commandements ; ils ne peuvent qu'y croire. Dès lors, la loi affichée n'est plus un socle commun : elle devient un tableau dont certains tiennent la craie. Le roman rejoint ici une intuition politique majeure : quand l'accès au savoir est confisqué, la liberté demeure une promesse sans garantie, un mot magnifique mais dénudé.

3.2. Le silence collectif : quand la responsabilité se dissout

Orwell ne se contente pas d'accuser les tyrans ; il ausculte la foule, ses fatigues, ses renoncements, ses accommodements. La tragédie politique, dans la ferme, n'est pas un monstre surgissant de nulle part : elle est une somme de « petits abandons » qui, ensemble, font une grande capitulation. On doute, mais on se tait. On pressent, mais on reporte. On souffre, mais on s'habitue.

Benjamin incarne le point le plus douloureux de cette mécanique : la lucidité sans acte. Il sait lire, il comprend, il observe ; pourtant, il se protège derrière l'idée que rien ne change, que tout se répète, que résister serait vain. Lorsqu'il consent « pour une fois » à lire ce qui reste de la loi, c'est déjà l'heure tardive où la vérité ne sauve plus : elle ne fait que constater. La scène est d'une cruauté froide : la ferme est arrivée à ce moment où l'énoncé même de l'égalité sert à justifier l'inégalité. Sur le mur, il n'y a plus qu'un seul commandement : « *All Animals Are Equal / But Some Animals Are More Equal Than Others* » (Orwell, 1996, p. 103), la formule est une gifle logique : l'égalité n'est pas réfutée, elle est tordue ; le principe n'est pas supprimé, il est dénaturé. Et c'est précisément pour cela qu'il devient plus dangereux. Orwell montre ici

que le mensonge politique le plus efficace n'est pas celui qui invente : c'est celui qui recycle des mots légitimes en leur donnant un sens opposé.

3.3. La circularité historique : l'utopie qui revient à son point de départ

La trajectoire du roman est circulaire, mais cette circularité n'a rien d'un simple pessimisme. Elle fonctionne comme une mise en garde structurale : toute révolution peut engendrer sa négation si elle perd ses contrepoids, si elle laisse le langage se corrompre, si elle permet qu'une élite monopolise la mémoire collective. La scène finale condense cette vérité en une image inoubliable : les animaux regardent, et ne savent plus distinguer le visage du maître de celui du libérateur. « *The creatures outside looked from pig to man, and from man to pig... but already it was impossible to say which was which.* » (Orwell, 1996, p. 141), cette phrase n'est pas seulement une clôture narrative : c'est une sentence politique. Elle dit que la tyrannie peut changer de masque tout en gardant la même voix ; et que le tragique, souvent, n'est pas la défaite immédiate, mais la transformation progressive du rêve en son contraire.

4. ANALYSE DES RESULTATS

L'analyse textuelle permet de dégager plusieurs résultats convergents. Premièrement, la fable fonctionne chez Orwell comme une technologie de lisibilité politique : la simplicité n'appauvrit pas le réel, elle le rend plus net. En réduisant la scène historique à un microcosme, Orwell isole les gestes fondamentaux de la domination (accaparement, propagande, réécriture de la loi, élimination de l'opposition) et les rend perceptibles sans l'écran des justifications idéologiques.

Deuxièmement, le roman montre que le cœur du pouvoir totalitaire est une lutte pour le langage : slogans qui remplacent l'argument, récits officiels qui remplacent la mémoire, logique truquée qui remplace la vérité. La domination apparaît ainsi moins comme une pure contrainte que comme une entreprise de production du consentement, fondée sur l'épuisement, l'ignorance et la répétition.

Troisièmement, l'œuvre met au centre une question éthique : celle du silence. Le roman ne distribue pas seulement les rôles (tyran/propagandiste/victime) ; il examine la zone grise où la lucidité s'endort, où l'on sait mais l'on n'agit pas. Benjamin devient alors une figure limite : il révèle que la conscience, lorsqu'elle se replie, peut devenir une forme de participation involontaire au maintien de l'injustice.

Enfin, ces mécanismes expliquent la portée transhistorique du texte. La critique de la Révolution russe et du stalinisme demeure essentielle, mais le roman dépasse ce cadre parce qu'il représente des structures de pouvoir reproductibles. C'est pourquoi *Britannica* souligne la logique d'une dictature porcine plus oppressive que l'ancienne domination humaine, culminant dans la maxime finale sur l'égalité dévoyée.

La densité allégorique de *La Ferme des animaux* constitue l'un des ressorts majeurs de sa puissance critique. Par le détour de la fable animalière, George Orwell parvient à condenser, avec une remarquable économie narrative, des expériences historiques et sociales multiples. Si le roman est ancré dans un contexte précis — celui de la Révolution russe et de ses dérivées —, il excède très largement ce cadre. De nombreux lecteurs, issus d'espaces culturels et politiques différents, reconnaissent dans cette fiction la réalité de leur propre histoire nationale. Cette capacité de reconnaissance explique la réception mondiale de l'œuvre et son appropriation dans des contextes postcoloniaux, autoritaires ou marqués par de profondes inégalités sociales.

Le roman agit ainsi comme un miroir critique : il met à nu les mécanismes universels de la domination — confiscation du pouvoir, manipulation du langage, fabrication du consentement — et confronte le lecteur à une vérité dérangeante. Ce qui frappe, c'est moins la violence spectaculaire que la banalité progressive de l'injustice. L'ordre oppressif ne s'impose pas brutalement ; il s'installe, s'habitue, se normalise. C'est en cela que *La Ferme des animaux* demeure d'une actualité troublante : les schémas qu'il décrit semblent se répéter, quels que soient le lieu ou l'époque.

La figure de l'âne Benjamin cristallise cette dimension éthique du roman. Personnage lucide, instruit, capable de lire et de comprendre, il incarne l'intellectuel désabusé qui choisit le silence plutôt que l'action. Benjamin voit les commandements être progressivement falsifiés, perçoit la trahison des idéaux révolutionnaires, mais refuse d'intervenir, convaincu de l'inutilité de toute résistance. Son réveil tardif — au moment où Boxer est conduit à l'abattoir — souligne la dimension tragique de cette posture. Orwell ne fait pas de Benjamin un traître, mais une figure de la responsabilité différée : celle d'une conscience qui sait, mais n'agit pas, et dont l'inaction contribue, malgré elle, à la perpétuation de l'injustice.

Sur le plan idéologique, *La Ferme des animaux* constitue une critique sévère du socialisme marxiste tel qu'il a été mis en œuvre dans le contexte soviétique. Orwell y montre comment un projet d'émancipation collective peut se transformer en système autoritaire au service d'une nouvelle élite dirigeante, où l'égalité et la liberté ne subsistent plus que sous forme de slogans vidés de leur substance. Toutefois, réduire le roman à une simple satire anticomuniste serait en limiter la portée : Orwell s'attaque plus largement à toute forme de pouvoir qui se légitime par un discours idéologique tout en reproduisant les mêmes logiques de domination.

La trajectoire finale du roman — des animaux préférant la liberté à la sécurité, pour aboutir à une violence interne et à une tyrannie renouvelée — renvoie à une interrogation politique fondamentale : comment éviter que la chute d'un régime oppressif n'engendre une oppression nouvelle ? Cette question trouve des échos dans de nombreux contextes contemporains, où les révolutions, privées de garde-fous institutionnels et éthiques, ont parfois débouché sur des formes de violence ou de confiscation du pouvoir.

L'actualité du roman se manifeste également dans son destin éditorial. Comme souvent, une œuvre qui révèle les mécanismes de l'oppression suscite méfiance et résistances. Orwell lui-même évoque ces tensions dans *The Freedom of the Press*, préface initialement destinée à *Animal Farm*, où il souligne les obstacles — explicites ou diffuses — rencontrés par toute critique politique en période de contraintes idéologiques. À l'échelle internationale, la circulation du roman a été entravée dans plusieurs contextes : aux Émirats arabes unis, des rapports de l'American Library Association signalent qu'en 2002 l'ouvrage a été retiré de certaines écoles pour des motifs culturels ou religieux ; au Kenya, au début des années 1990, des organisations de défense des droits humains ont fait état de restrictions concernant une traduction swahilie jugée trop politique. Dans d'autres pays, souvent cités dans la presse ou les travaux de vulgarisation, la situation relève davantage de formes de censure indirecte — accès restreint, absence d'édition légale ou invisibilisation éditoriale — dont les modalités varient selon les périodes.

Ainsi, *La Ferme des animaux* demeure une œuvre profondément dérangeante parce qu'elle ne se contente pas de raconter une histoire passée. Elle met en lumière des mécanismes politiques récurrents et rappelle que l'oppression ne survit pas seulement par la force, mais aussi par l'oubli, la lassitude et le silence. En ce sens, le roman continue d'interroger notre présent et d'exiger du lecteur non seulement une interprétation, mais une vigilance.

CONCLUSION :

Au terme de cette analyse, *La Ferme des animaux* apparaît moins comme une simple satire politique que comme une méditation profonde sur la fragilité des idéaux et la persistance des mécanismes de domination. En choisissant la forme de la fable animalière, George Orwell ne cherche ni l'évasion ni une simplification naïve du réel ; il élabore, au contraire, un dispositif narratif d'une redoutable efficacité critique, capable de rendre visibles les structures les plus opaques du pouvoir. La simplicité formelle du récit agit ainsi comme un révélateur : elle dépouille la politique de ses justifications complexes pour en exposer les gestes essentiels — confiscation de la parole, manipulation du langage, effacement progressif de la mémoire collective et dilution de la responsabilité morale.

L'étude a montré que le désenchantement politique mis en scène par Orwell ne résulte pas d'un effondrement brutal de l'utopie révolutionnaire, mais d'un processus lent et insidieux. La révolution ne trahit pas immédiatement ses promesses ; elle se dégrade par accoutumance, par répétition et par renoncement. La domination ne revient pas sous la forme explicite de l'ancien régime, mais sous celle d'un ordre nouveau qui recycle le vocabulaire de l'émancipation pour légitimer l'inégalité. En ce sens, *La Ferme des animaux* met au jour une vérité politique dérangeante : l'oppression la plus durable est celle qui parvient à se présenter comme rationnelle, nécessaire et protectrice.

Le rôle central du langage constitue l'un des apports majeurs du roman. Orwell montre que le pouvoir ne se maintient pas seulement par la contrainte physique, mais par la capacité à produire un récit officiel du réel, à réduire la pensée à des slogans et à substituer la répétition à la réflexion critique. La figure de Brille-Babil incarne cette perversion discursive, tandis que la

modification progressive des commandements illustre la manière dont la loi, lorsqu'elle cesse d'être contrôlée collectivement, devient un instrument de domination. Le langage, initialement outil d'émancipation, se transforme alors en vecteur de soumission.

Par ailleurs, l'analyse a mis en lumière l'importance de la responsabilité morale, tant individuelle que collective. À travers la figure de Benjamin, Orwell interroge la posture de l'intellectuel lucide mais silencieux. Le roman ne se contente pas de désigner des coupables : il explore les zones grises de la passivité, de la fatigue et du renoncement. Il suggère que le mal politique ne triomphe pas uniquement par l'action des dominants, mais aussi par l'inaction de ceux qui savent. La conscience, lorsqu'elle se replie sur elle-même, peut ainsi devenir une forme de complicité involontaire.

Enfin, la portée transhistorique de *La Ferme des animaux* explique à la fois sa réception mondiale et les multiples tentatives de censure dont il a fait l'objet. Contesté ou interdit dans des contextes politiques, idéologiques et culturels très divers, le roman confirme paradoxalement ce qu'il dénonce : le pouvoir redoute moins la violence que la lucidité. En dépassant le cadre strict de la Révolution russe et du stalinisme, la fable orwellienne propose une grille de lecture universelle des dérives du pouvoir, applicable à toute société où le langage est confisqué et la vigilance abandonnée.

Ainsi, *La Ferme des animaux* demeure une œuvre d'alerte. Elle rappelle que toute révolution sans mémoire critique est vulnérable, que toute liberté sans responsabilité est fragile, et que toute utopie privée de vigilance peut devenir le masque d'une nouvelle tyrannie. Par la force de sa fable, Orwell ne se contente pas de raconter le passé : il interpelle le présent et met en garde l'avenir.

Bibliographie

Bakhtine, M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*. (t. d. Olivier, Trad.) Paris: Gallimard.

Calabrese-Steimberg, L. (2010, juin 15). (S. bruxellensia, Éditeur)
doi:<https://doi.org/10.4000/slavica.348>

Compagnon, A. (2007). *La littérature, pour quoi faire ?* Paris: Fayard.

Leclerc, A. (2014). Université Numérique Juridique Francophone. *Les régimes non démocratiques : autoritarisme et totalitarisme*. Consulté le décembre 02, 2025, sur
https://cours.unjf.fr/repository/coursefilearea/file.php/235/Cours/08_item/index10.htm

Orwell, G. (1996). *Animal farm*. New York: Signet Classics.

Rancière, J. (1995). *La Mésestente. Politique et philosophie*. Paris: Galilée.

Said, E. W. (1994). *Des intellectuels et du pouvoir*. Paris: Seuil.

Sartre, J.-P. (1948). *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris: Gallimard.

Scarpa, J.-M. P. (2019, décembre 30). *Dialogisme (Bakhtine)*.
doi:<https://doi.org/10.4000/pratiques.6752>

Stonebridge, L. (2024, Août 23). The British Academy. *Hannah Arendt's lessons for our times: the banality of evil, totalitarianism and statelessness*. Consulté le janvier 1, 2026, sur <https://www.thebritishacademy.ac.uk/blog/hannah-arendts-lessons-for-our-times-the-banality-of-evil-totalitarianism-and-statelessness/#:~:text=Arendt%20was%20the%20first%20theorist,incapacity%20to%20think%20for%20oneself.>

Todorov, T. (1981). *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*. Paris: Le Seuil.